

Tangence



Poèmes et chansons d'édition rimouskoise

Jean-Marc Cormier, *Sentences suspendues*, Rimouski, Éditeq, 1996.

Marie Hébert

Number 51, May 1996

Paradigmes critiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025911ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025911ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hébert, M. (1996). Review of [Poèmes et chansons d'édition rimouskoise / Jean-Marc Cormier, *Sentences suspendues*, Rimouski, Éditeq, 1996.] *Tangence*, (51), 175–181. <https://doi.org/10.7202/025911ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

d é L I R R É

Poèmes et chansons d'édition rimouskoise

Jean-Marc Cormier, *Sentences suspendues*, Rimouski, Éditeq, 1996.

Lucien Cimon, *Le temps de naître*, Rimouski, Éditeq, 1996.

Sentences suspendues, de Jean-Marc Cormier

Sentences suspendues, c'est à la fois le titre d'un recueil de prose et de chansons écrites par Jean-Marc Cormier, et celui d'un disque compact du groupe Anecdote. Les deux oeuvres s'accompagnent, car c'est Cormier qui a écrit les chansons d'*Anecdote*, et son recueil est en fait une sorte de journal créé pour aider à situer les chansons dans un contexte plus défini. C'est une pratique de plus en plus courante, dans les albums d'auteurs-compositeurs-interprètes anglophones très connus (Phil Collins, Stevie Nicks, etc.), de commenter les chansons, de raconter dans quelles circonstances elles ont été écrites. Mais l'originalité tient au fait qu'il s'agit ici d'un livre à part, et que certains textes s'apparentent au journal, alors que d'autres sont des nouvelles ou des poèmes en prose.

Le but initial de Jean-Marc Cormier est de faire alterner la lecture du recueil avec l'écoute du disque :

J'ai voulu produire un livre inclassable à cause de la multiplicité des approches de l'écriture mais qui soit profondément lié par l'unité du ton, la constance du propos et une tessiture générale qui soit celle de la poésie. Je souhaiterais maintenant qu'il soit

lu comme un roman avec des oasis musicaux. Imaginez un livre interactif. Vous prenez place dans votre meilleur fauteuil après avoir placé le disque dans votre lecteur. Vous avalez quelques pages et puis, grâce à votre télécommande, vous actionnez le lecteur et vous sirotez une chanson. (p. 5)

L'idée est bonne, car il est vrai que ce procédé donne plus de sens aux textes des chansons.

Avec le premier texte, «Deux vieux souvenirs», on peut croire que pour l'auteur la chanson est un refuge, semblable à celui que lui offraient ses grands-parents au temps de son enfance.

La chanson «Vendredi treize» exploite le thème des sans-abri. Cette chanson amorce bien l'album, avec son rythme rock tramé sur un son de synthétiseur comparable à celui des Doors. L'humour est entraînant et le langage oral québécois renvoie bien au quotidien :

Je sors dehors je m'enfarge dans une chatte
Noire comme du charbon: «Ben voyons tabarnak!»
Je heurte une échelle et Sico deux cent seize
Me peinture rose bonbon c'est vendredi treize
[...]

La chute de cette pièce annonce toutefois le ton du reste de l'album, celui d'une écriture engagée socialement :

[...]
J'marche dans la nuit d'la gadoue plein les bottes
Montréal endormie j'rentre au chaud dans mon loft
J'constate aujourd'hui que j'suis plutôt balèze
Pour tous les sans-abri c'est vendredi treize
Vendredi vendredi vendredi treize

Sentences suspendues, c'est un rock inspiré de celui des années 1980 avec des mots qui dénoncent la bêtise humaine, en mettant en valeur l'idéal de lutter toute la vie pour l'amour. C'est aussi une poésie qui *ne machouille pas ses mots cent sept ans avant de vous les envoyer baveux en pleine gueule* (p. 24).

Avec la chanson «La télévision» le message se fait plus insistant et Cormier secoue les endormis :

[...]
En mangeant des peanuts une grosse bière entre les genoux
En regardant la télé on se garde l'esprit mou
On se garde l'esprit vide on se garde l'esprit flou

Pas d' danger pas d' danger de v'nir fou
[...]

Cette recette vise sans doute à produire un éveil collectif. L'ensemble du disque, composé de cette façon, crée un impact social, voire moral. Le fait qu'on retrouve certains moments d'indolence dans les écrits vient équilibrer ce qui aurait pu devenir une surcharge :

Ils meurent. [...] Ils nous laissent, pantelants, avec notre désir d'éternité. C'est la nuit. Et nous vidons un verre. Dans un bar clandestin. À quatre heures. (p. 32)

Le texte «La page éditoriale» est très efficace :

Imaginez seulement l'inimaginable. Guère difficile, à vrai dire. Il suffit d'ouvrir grand le journal. Souvent, vous n'avez même pas le temps de l'ouvrir car l'inimaginable se paie plus fréquemment la une qu'il ne le devrait. (p. 44)

Ce texte est riche en jeux de focalisations (le narrateur devient l'agresseur et le lecteur l'agressé) qui créent sa force. Mais si Jean-Marc Cormier se plait à décrire la haine, il sait aussi peindre la tendresse :

Je te voyais me regardant et j'arrivais à nouveau à aimer quelque chose de celui que j'apercevais dans ton regard. Tu me rendais à moi-même. J'avais tellement besoin que quelqu'un me voie. (p. 50-51)

«L'herbe du doute» est la chanson de l'album qui mérite le plus d'attention. Son écriture est à la fois poétique et assez directe. Elle est un exemple de chanson parfaitement construite : des images faciles à saisir, mais fortes; des analogies qui se suivent du début à la fin, tout en instaurant une progression dans la thématique. Et une fin très crue, qui ébranle inmanquablement le lecteur/auditeur :

Il ne demandait pas la lune
Il n'appelait qu'un peu d'amour
Pour oublier sa solitude
Pour retarder la fin de ses jours
Il ne demandait pas grand-chose
Un peu de tendresse un baiser
Il ne réclamait qu'une pause
Dans la tempête d'exister
Tous les démons se jetaient sur sa route
Tous les monstres toutes les absurdités

L'adolescent fumait l'herbe du doute
 Sa vie n'était qu'un joint roulé serré
 [...]

 Il n'avalait pas la pilule
 C'est long vingt ans de pénitencier
 Il s'est pendu dans sa cellule
 Comme les journaux l'ont rapporté
 Au mur avec le rouge à lèvres
 Que son maquereau lui avait donné
 Y avait écrit : «Fini mon rêve...
 J'encule toute la société»

«Sympathie pour Caïn» suit bien, avec son rythme lourd très réussi. Son texte exploite le mythe de Caïn dans un contexte contemporain. On y conclut que l'homicide est en fait un suicide: *Ta haine te tue et elle ne sert à rien.*

Comme on le voit, *Sentences suspendues* est une œuvre hybride, à la fois textuelle et musicale, qui suscite de multiples remises en question.

Le temps de naître, de Lucien Cimon

Le titre laisse entendre à la fois le sens et le non-sens de la vie: le temps de naître, de devenir, est également le temps de n'être, de mourir. On s'attend d'emblée à une écriture engagée vers une réflexion sur la vie et la mort.

Ce recueil de poèmes se divise en quatre parties: «Fables», «Chemins usés», «Éveil» et «Perles froides».

Paul-Émile Saulnier a collaboré à la conception de l'œuvre en y joignant trois de ses dessins. Ces éléments visuels annoncent de façon immédiate le contenu du livre, où se dépeint, de façon répétitive, le cri d'un homme évoquant le mal de vivre.

Dans «Fables», un petit homme se raconte, un enfant confronté à des histoires (des fables), et — qui sait — à l'Histoire? Son destin est perçu avec crainte, comme si la peur l'empêchait de devenir un homme. Il cherche plutôt l'évasion dans les étoiles:

La montagne secrète
 a rompu le silence
 et la lune vaincue
 rentré ses cornes d'or
 Tous les arbres d'octobre
 ont retenu leurs feuilles

L'original a bramé
sans que l'écho réponde
Un homme continue
sans chercher à comprendre
les pieds au bord du gouffre
Seul
Le nez dans les étoiles
(p.16)

On cherche à fuir la réalité, comme si cela pouvait faire éviter la mort. La solitude mettrait fin aux confrontations :

Nous tracerons le golfe, grande blessure bleue
Nous irons vivre avec les dieux
sur la grande île d'Anticosti
(p. 20)

L'île habitée des dieux suppose un *topos* du surréel : la vie, alors, devient autre que la réalité. Le narrateur prend conscience qu'on naît pour mourir, et qu'on ne meurt que lorsqu'on a l'impression d'avoir appris à vivre. Immanquablement, la crainte de la mort se relie à la peur de vivre.

«Chemins usés» s'aventure davantage dans la thématique de la souffrance du corps, dans la conscience d'un homme rongé par la vie :

[...]
J'essaie d'aller
droit devant
avec au coeur
cette espérance
que les oiseaux n'auront plus faim
(p. 28)

Comment ne pas faire de lien ici avec Saint-Denys Garneau et son poème «Cage d'oiseau»¹ : *C'est un oiseau tenu captif / La mort dans ma cage d'os / [...] Il ne pourra s'en aller / Qu'après avoir tout mangé / Mon coeur / La source du sang / Avec la vie dedans / Il aura mon âme au bec.*

Sur les chemins usés de Cimon abondent supplices et visions apocalyptiques (la fin de son monde?). Les thèmes du sommeil, du silence et du froid complètent l'ambiance de cette partie du recueil.

1 Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, Fides, 1937, p. 74-75.

Dans «Éveil», la désillusion prend place. Il s'agit d'une sorte de trahison de l'enfant, qui l'amène à perdre sa naïveté :

Quelqu'un a dû trahir cet enfant...

[...]

On a dû lui mentir... en lui contant la mer
dans d'innombrables fables ;

[...]

On a voulu tromper ce regard

C'est pour ça qu'un matin,

à l'heure où le ciel s'ouvre,

ses yeux se sont crevés

lorsque les cris des hommes

ont déchiré les chants.

(p. 48)

En effet, la poésie de Cimon est une litanie de cris, parsemée de silences : *Toute la vérité / vibre sous les silences* (p. 60).

Et tout ce à quoi on ne peut répondre semble résider dans les étoiles : *Et les astres du soir / pour compter les mystères* (p. 61).

La poésie envahirait, ferait mourir, tout en absorbant la douleur : *Les images nous mangent / elles épongent nos cris* (p. 64)

«Perles froides», sous-titre dont la beauté est à l'image des poèmes qu'il désigne, nous laisse dans un univers où la mort semble une ouverture sur «autre chose» d'inquiétant parce qu'inconnu.

S'y trouvent encore quelques traces de désespoir, l'évocation d'un cheminement trop difficile, où la soif ne semble jamais altérée : *Le désert ne finit pas forcément / quand les outres sont vides* (p. 68).

Parfois l'indifférence apparaît, douceur nouvelle pour le lecteur :

La mer s'est vidée

Les moutons inutiles

ont défilé longuement

Je regarde la fenêtre

dessiner des nuages

(p. 71)

Le «narrateur-mère» aussi s'est vidé, libéré de l'enfant qu'il portait. D'où cette impression de délivrance en ces vers. On y ressent une grande passivité, représentée par la contemplation de la fenêtre — qui elle, devient active par le fait qu'elle dessine.

Dans les deux dernières pages, les cris reviennent : *Je marche sur les cris de la neige* (p. 76). Puis tout se termine comme un refuge en l'utopie, qui serait le seul semblant d'espoir :

Ici seul le rêve est possible
La nuit fut longue et fructueuse
Nous célébrons debout
tournés vers l'Orient.
(p. 77)

La thématique du recueil *Le temps de naître* revient constamment au repliement sur soi, dans un monde imaginaire, dévoilant ainsi une facette importante de l'individualisme contemporain.

Marie Hébert